L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 6 AOUT 1894

67ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 6 AOUT 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an $12 00
Six mois 6 00
Trois mois 3 00
Un mois 1 00
On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an $3 00
Six mois 1 50
Quatre mois 1 00
Trois mois 75

VENTES DE CE JOUR.

Par E. Curtis & Cie.—Aux Nos 144 et 146 rue Conti—Une machine et bouilloire, un lot de vinaigre, catsup, pickles, pepper, balances, etc.

Par le Shérif—Au coin des rues St-Bernard et Marais—Le contenu, etc., d'une grocerie et buvette; aussi un pool table, coffre fort, etc.; et le local, No 139 rue Decatur, le contenu, installations, etc., d'une buvette.

Par P. Ad. Fortier, constable de la Deuxième Cour de Cité—A l'encoignure des rues Conti et Bord Derbigny—Le contenu d'une grocerie, buvette, bouteilles vides, etc.

Le 14 Juillet Sous la Première République.

La fête du Quatorze Juillet a eu cette année par suite du dramatique événement de Lyon, un caractère tout à fait différent de celui qu'elle avait eu les autres années. A ce propos, il est intéressant de rappeler ce qu'était jadis cette fête à son origine, c'est-à-dire sous la première République.

Nous avons précisément sous les yeux deux programmes officiels, ceux des an VIII et IX (1800 et 1801).

Voici le premier :

ANNIVERSAIRE
du 14 Juillet
FÊTE DE LA CONCORDE.

Le 23 messidor, an VIII de la République française une et indivisible.

LE PRÉFET DE POLICE,

Vu le programme arrêté par le ministre de l'intérieur pour la célébration des fêtes du 14 Juillet et de la Concorde qui doivent avoir lieu le même jour, 25 messidor, présent mois,

ARRÊTE ce qui suit :

Article 1er—Les 24 et 25 messidor, les rues de Paris, notamment celles que suivra le cortège, seront balayées, nettoyées et débarrassées de toutes boues et immondices avant huit heures du matin.

II.—Les habitants seront tenus d'arroser ou de faire arroser exactement audevant de leurs maisons.

III.—Le 24 messidor, depuis trois heures de l'après-midi, le passage des voitures sera interdit sur les quais des Orfèvres, des Morfondus (aujourd'hui de l'Horloge) et de Gèvres, les ponts au Change et de la Raison, dans les rues de la Barillerie, de la Juiverie et de la Lanterne.

IV.—Aucune voiture ne pourra circuler ni stationner le 25 messidor jusqu'au lendemain trois heures du matin, dans les rues Honoré, de l'Echelle, Nicaise, de la Convention, de la Révolution, de Varenne, de Bourgogne et sur le Carrousel, la place de Grève, celle Vendôme, de la Concorde, du Corps Législatif, les Champs Elysées, les quais du Louvre, des Tuileries, de la Conférence, de Voltaire d'Orsay, le Pont-Neuf, celui National celui de la Révolution, la grande avenue des Champs-Elysées jusqu'à l'ancienne barrière, le Cours et la partie du quai jusqu'à l'allée des Veuves, la place des Invalides et toutes les rues qui conduisent au Champ de Mars.

IX.—Il est ordonné à tous cochers de *conduire doucement leurs chevaux sur une seule file.*

X.—Le passage de la rivière en bachots et batelets ne pourra avoir lieu qu'aux seuls endroits ordinaires, savoir : au port des Invalides, à Chaillot et à la barrière des Bons Hommes.

XI.—Il ne pourra être admis dans chaque bachot plus de douze personnes.

XII.—Le feu d'artifice devant être tiré sur le pont de la Révolution, il est défendu à tous mariniers, propriétaires ou gardiens de bateaux de stationner au-dessus ou au-dessous dudit pont, à la distance de moins de cent mètres.

Le bateau destiné au service de l'artificier pourra seul être placé près dudit pont.

XV.—Il sera mis spécialement à la disposition des commissaires de police des divisions des Arcis et de la Cité, des Tuileries, des Champs-Elysées, des Invalides, de la Fontaine de Grenelle, des Gardes Françaises, de la place Vendôme et du Roule, des détachements d'infanterie et de cavalerie pour les seconder dans l'exécution des mesures de police dont ils sont chargés.

XVI.—Les Champs Elysées, les Tuileries et les établissements publics devant être illuminés la nuit du 25 au 26, les habitants de "cette commune" sont invités à illuminer également la façade de leurs maisons.

XVIII.—Les commissaires de police tiendront la main à l'exécution des règlements qui défendent de tirer des boîtes, fusées, pétards et autres pièces d'artifices dans les rues, promenades, places publiques, cours ou par les fenêtres des maisons.

XIX.—Le général de division commandant d'armes de la place de Paris et le capitaine de la gendarmerie nationale sont requis de prendre toutes les mesures convenables pour la pleine et entière exécution du présent arrêté.

Le préfet, signé : DUBOIS.

Le programme de 1801 est à peu près semblable.

Ont été supprimés les articles 7, 8, 13 et 17 relatifs au stationnement des carrioles, à la vente des fleurs et à l'interruption du travail dans les chantiers publics.

A remarquer l'interdiction des pétards qui date de cent ans déjà. Etait-elle observée à cette époque? Par ce que nous voyons aujourd'hui, il est permis d'en douter.

Les mauvaises habitudes se conservent.

Au bain froid :

Une femme outrée, à une voisine :

—Voyons, vous n'allez pas faire baigner votre chien avec nous?

—Oh! chère madame, une minute seulement, le temps de noyer ses puces.

Entre électeurs *facétieux :*

—A quel groupe appartient votre député?

—Au groupe de ceux qui représentent ...souvent la chambre dans leur département, que leur département à la chambre.

Dictionnaire de Charenton :

Naturalisme.—Ecole qui se figure qu'on peut ciseler des bijoux avec un marteau de forgeron.

THE NEW ORLEANS BEE

(L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.)

A Daily Newspaper, established on the 1st of September, 1827, and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers, ladies and gentlemen, who wish to enhance their knowledge of the French language.

Subscription Terms:

By Mail—Payable in advance, postage prepaid.

Per annum, $12; six months, $6; three months, $3; one month, $1.

Weekly (8 double pages) published Saturday Morning.

Per annum, $3; six months, $1.5 three months 75 cents.

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA PAIX.

Pantalon Rouge.

—PAR—

JULES MARY.

PREMIÈRE PARTIE.

BAZEILLES-LE-MAUDIT.

I

Elle s'enfuit.

Mais l'essaim des balles l'enveloppe toujours et la poursuit.

Elle va vers la gauche, elles la suivent; vers la droite? elles l'y ont précédée.... Elle veut descendre dans le ravin.... Les balles y pleuvent plus que là-haut.... Elle remonte? Les balles tourbillonnent là plus que jamais.... Elle tombe, anéantie, derrière un chêne, essayant de s'en faire un rempart.... et pour éviter qu'un ricochet vienne frapper son enfant, elle met le petit être entre elle et le tronc de l'arbre.

Le combat se rapproche, les détonations deviennent plus claires. On entend même des voix, des commandements....

Et Marthe est tout à coup saisie d'une joie folle....

Ces commandements sont ceux de l'ennemi.

Donc, il recule, serré de près par des troupes françaises!......

Et c'est vrai! Elle ne se trompe pas! Autour d'elle, tout à coup, des uniformes sombres et des visages barbus, des casques à pointe de cuivre et de longs fusils qui se braquent contre les arbres et tirent, avec un petit nuage de fumée qui monte embrumer légèrement l'or des feuilles.

La forêt est noire de ces uniformes.

Ils ont bien vu Marthe, mais n'ont pas fait attention à elle.

Ils disparaissent.

Et soudain, devant elle, Marthe aperçoit d'autres uniformes, et de petits soldats qui paraissent très jeunes, les uns vêtus de bleu avec un chapeau tyrolien, les autres appartenant à l'armée régulière, mais échoués là, dans une compagnie franche, par les hasards de cette malheureuse campagne et y faisant le coup de feu jusqu'au jour où ils auront trouvé le moyen de rejoindre un corps d'armée.

En une seconde, Marthe en est entourée.

Ils avancent en se tenant à l'abri derrière les arbres, tirant, puis se précipitant, après chaque coup, pour gagner du terrain.

Un petit soldat, imberbe, plein d'entrain et d'un admirable sang-froid, aperçoit le premier la mère et son enfant.

—Tonnerre! Qu'est-ce que vous faites là, ma petite dame?

Elle ne répond rien. L'affolement lui serre la gorge.

—Vous êtes blessée?

Elle fait signe que non.

—L'enfant non plus?

—Non!

—Couchez vous! couchez-vous! Pour éviter les balles.

Elle obéit machinalement.

Elle le regarde, ce petit soldat, et malgré son épouvante, un souvenir lui revient, éveillé sans doute en elle par le numéro du régiment que porte le jeune homme à son képi et à son collet.

Le No 34!

Il lui semble qu'elle l'a déjà vu!

Et en effet, dans ces minutes tragiques l'esprit acquiert une précision de vision extraordinaire. Elle se souvient maintenant.

Dans le jardin de la Maison blanche, derrière sa brouette renversée, le gamin —car c'était presque encore un gamin,— tirait, tirait, imperturbable, comme sur des envolées de moineaux.

—Darnetal!

Oui, c'était lui, elle ne se trompait pas.

Mais déjà il a disparu. Il s'est enfoncé, avec les autres, dans la forêt. Impossible de fuir, cependant.

Tout à l'heure, les balles qu'elle entendait et qui tombaient autour d'elle étaient des balles françaises.

A présent, il n'en tombe pas moins, le danger est aussi grand et ce sont des balles allemandes.

Elle reste couchée, ses bras enlaçant le petit contre l'arbre.

Si quelque balle arrive, elle frappera la mère!

Il est impossible, ainsi, qu'elle atteigne l'enfant.

Mais la lutte ne durera plus longtemps maintenant; elle est sauvé, l'enfant aussi. Elle remercie Dieu.

La fusillade semble se ralentir de part et d'autre.

Et Marthe va se lever et fuir, quand des détonations retentissent de toutes parts; la forêt en est pleine; elles semblent venir de partout à la fois; de la campagne où achève de brûler le château des Gourlis; des bois où s'enfonçaient tout à l'heure Français et Allemands, d'en haut des arbres, du fond du ravin!!

Elle a un accès de folie.

—Encore! dit-elle. Encore!

Et ne calculant plus le danger, elle se lève et prend la fuite, éperdue, blême, la respiration sifflante, râlante, sentant, ses yeux brûler comme si elle se fût trouvée dans des flammes, ne réfléchissant plus du reste, *vraiment* atteinte de démence, en cette seconde-là, n'ayant qu'un but machinal, instinctif, *fuir, fuir,* fuir le plus loin possible, emporter son enfant, échapper à ces balles!

Et tout à coup elle s'arrête brusquement.

Elle reste debout une seconde.

Elle vient de sentir dans son dos une terrible secousse.

Et tout de suite une effroyable douleur.

—Je suis blessée!

Alors, sa première pensée est de ne pas tomber; c'est de marcher quand même; c'est de résister à la mort!....

Et elle fait quelques pas......

Mais elle pousse un faible cri!

Une seconde balle vient de l'atteindre.

Et cela est plus fort que tout, que l'effroi de la mort, que la tendresse maternelle.

Les bras perdent leur force, se détendent, sous le léger fardeau qui s'échappe des mains inertes et tombe sur la mousse....

D'une voix étranglée, elle cria :

—A moi! à moi!

Et courbée en deux, dans un incroyable effort, dans une révolte de tout son pauvre être contre le destin féroce, aveugle, imbécile, qui la frappe, elle veut reprendre son enfant ...

Et elle s'écroule auprès de lui....

Les Français reculent, à leur tour.

Ils sont cernés de toutes parts.

Darnetal fuit, d'arbre en arbre, faisant le coup de feu toujours, ainsi que tout à l'heure lorsqu'il s'avançait.

Il se trouve devant Marthe, couchée sur le ventre.

—Oh! la pauvre petite,,,.. Toute sanglante!

Et il se penche.

Marthe ouvre les yeux.

Elle ne le reconnaît pas, le petit soldat, car ses yeux sont voilés par des ombres mystérieuses qui ne sont déjà plus de cette vie.

Elle voit seulement que c'est un soldat français.

Et elle murmure :

—Je vais mourir.... Ne vous occupez pas de moi.... Je suis seule au monde.... Qui que vous soyez.... puisque vous êtes braves, vous êtes bon.... ne laissez pas périr mon enfant!....

Et elle retombe.

Elle ne fait plus de mouvement.

Tout son sang paraît s'être échappé par les deux blessures qu'elle a reçues.

Il lui met la main sur le cœur.

—Elle est morte!!

Et haussant les épaules.

—Cette idée, aussi, de venir se fourrer au milieu des balles!

Il recharge son fusil.

Depuis quelques secondes, il y a un mouvement en avant des soldats français, une hésitation dans le mouvement offensif des troupes allemandes.

—Allons, la partie n'est peut-être pas perdue! dit Darnetal.

Il tire, recharge, tire.

Et tout en faisant son devoir, ainsi, de temps en temps il se retournait, avec un regard d'inquiétude et de compassion, vers le groupe de la mère immobile et de l'enfant qui, sur la mousse, commençait de s'agiter et de s'effrayer.

—En voilà une commission dont elle vient de me charger, cette pauvre petite femme! Comment faire? Et où le fourrer? ce petit! Sans compter qu'il ne serait guère en sûreté avec moi! Les balles l'atteindraient là aussi bien qu'auprès de sa mère!.... Qu'est-ce que je vais faire de ça?....

Il aperçut tout à coup un casque à point qui se penchait sur le côté d'un tronc d'arbre.

Et avant qu'il eût pu s'effacer l'Allemand tira.

La balle lui effleura le front.

—A preuve! murmura le brave garçon. Si le petit avait été tant seulement à cheval sur mon sac, il écopait dans les grands prix.... Ouiche! Je voudrais bien la lui renvoyer, sa petite balle, à la tête carrée.... Attends un peu......

Les Français tenaient bon. On ne reculait plus.

Le doigt sur la détente, à genou derrière un arbre, le chassepot à l'épaule, Darnetal attendait.

Quand il revit la tête se pencher, il fit feu.

L'homme roula pesamment, tué raide.

Et Darnetal, faisant glisser le tonnerre, murmura :

—Voilà, vieux, ce qui s'appelle trinquer, dans tous les pays!

Mais l'ardeur de la bataille, la fièvre de la mort, qui arrivait de partout menaçante, ne lui faisait pas oublier la prière suprême de la jeune femme :

—Sapristi!! En voilà une situation! Je suis mère et nourrice, à présent!! Et soldat, par-dessus le marché.... Je voudrais bien trouver quelqu'un pour me tirer de ce mauvais pas....

L'enfant se mit à pleurer....

Il en eut le cœur bouleversé....

—Bon! voilà le gosse qui gémit.... Je ne peux pourtant pas lui donner à téter....

Et quittant son abri, il court, en rampant, jusque vers l'enfant. Il le prend sous son bras doucement, pendant que de la main droite, il tient son fusil.

Il branle la tête en regardant la mère immobile :

—Sûrement, je ne peux pas le laisser là.... Ce n'est pas les Prussiens qui le ramasseraient....

Et il crèverait de faim, le pauvret, ou il serait dévoré par par les renards.... Ne pleure pas! Oui, c'est juste, je ne suis pas ta mère.... Mais tu ne la reverrais plus, ta pauvre petite femme de mère.... Ne crie pas si fort, tu me fais de la peine.... Et ne me regarde pas avec un air aussi épouvanté.... Si tu avais quelques années de plus, tu verrais que je ne suis pas un ogre.

L'enfant se calma.

Le soldat lui souriait, penché, lui faisant des grimaces drôles.

—Bon! maintenant que tu ne pleures plus, j'aurai peut-être le temps d'en descendre encore un ou deux, des casques pointus....

Il chargea, épaula, attendit.

Mais il continuait de s'adresser gaiement à Robert :

—Dis donc, gosse, ça sent bon la poudre.... hein?.... N'aie pas peur des coups de fusil, hein?..... Si tu es une fille, rien à faire. Mais si tu es un garçon, ce que ta mère a oublié de me dire, tu seras soldat plus tard ou tu mentiras à ton enfance!

Il tira sur une masse noire qui s'agitait dans un buisson touffu de broussailles épineuses.

La masse noire cessa de s'agiter.

L'enfant, au coup de fusil, ne cria pas.

—Tu vois bien, tu vois bien, disait Darnetal. Te voilà habitué! Tu verras que plus tard tu porteras le pantalon rouge......

Il entendit tout à coup le clairon dans le fond du bois.

Le clairon sonnait le ralliement.

—Viens, petit, on nous appelle.......

Il prit l'enfant dans son bras, de nouveau, ayant bien soin de le protéger, de son corps, contre les projectiles.

En passant près de Marthe, il s'arrêta.

—Tout de même, c'est triste, pour ce pauvret...... il ne connaîtra jamais sa maman...... Et aucun souvenir! aucun!

Le clairon sonna la retraite......

—C'est bon,.... on y va.... fit Darnetal.

Il se pencha sur Marthe, fouilla les poches, chercha des papiers.

Il ne trouva rien que quelque argent dans le porte-monnaie.

Il laissa l'argent et le porte-monnaie.

—Ça sera pour l'enseveli!....

Le clairon, plus pressé, sonnait toujours.

Les cheveux épars de la pauvre Marthe s'étalaient en désordre autour de ses épaules.

Darnetal en roula une mèche autour de son doigt.

Il tira son couteau, la coupa, la mit dans sa poche,

—Du moins, le petit aura plus tard un souvenir de sa mère....

Et se redressant, il voulut reprendre son chemin, un peu ému par le pieux devoir qu'il venait de remplir.

Il était trop tard.

Cinquante Prussiens l'enveloppaient.

—Ah! diable.... pincé! fit le jeune soldat.

On lui fit signe de jeter ses armes.

Il poussa un soupir, lâcha son fusil, déboucla son ceinturon et en tira le sabre-baïonnette et le fourreau.

Mais il garda le ceinturon.

Les soldats, surpris de son calme extraordinaire, le regardait avec curiosité.

Et ce qui les surprenait également, c'était la présence de ce bébé en ses langes dans les bras de ce soldat.

Un officier s'approcha, fit signe à quatre soldats qui entourèrent Darnetal et un sous-officier dit :

—*Vorwærts!*

Comme il n'obéissait pas, un soldat le poussa.

Darnetal s'était mis à genoux et semblait, depuis quelques secondes, ne prêter aucune attention à ce qui se passait autour de lui, comme si rien de tout cela n'eût d'intérêt pour lui.

Avec le ceinturon qu'il avait gardé, il était en train d'attacher l'enfant à son sac.

Lorsqu'il se sentit poussé, il se retourna et dit :

—Hé! vieux, un peu de patience.

Et montrant le pauvre petit :

—Si tu crois que c'est aussi facile à loger en haut du sac qu'une gamelle de campement, tu te trompes vieux.

L'Allemand ne comprit pas un mot et dit seulement :

—Camarade! camarade!

Et il tendit la main à Darnetal, qui la prit.

—Faut se mettre bien avec les autorités, murmura-t-il.

Mais beaucoup de soldats,—des gens de la landwehr, à large encolure, à forte barbe, tous ou presque tous pères de famille— contemplaient, ébahis, cette chose étrange : un enfant au maillot sur le sac d'un prisonnier français.

L'un d'eux demanda, avec beaucoup d'efforts pour prononcer et un terrible accent :

—Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est?

—Ce que c'est, mon vieux? Dam! ça tire assez l'œil.... Tu vois bien que ce n'est pas une armoire, ni même un pain de munition.... bien sûr!

Le combat se poursuivait au loin, mais on n'entendait plus que de rares détonations.

Le bataillon, un instant cerné, avait pu se dégager.

Darnetal seul n'avait pas eu de chance. Heureusement pour lui qu'il portait toujours, si délabré qu'il fût, son uniforme de l'infanterie de ligne, car les Prussiens ne faisaient pas grâce et fusillaient les francs-tireurs qui leur tombaient sous la main.

Lorsque le soldat fut prêt, il se releva.

—Et maintenant, si vous voulez...... partons.

Mais comme ils atteignaient la route, ils passèrent devant une compagnie qui se ralliait. La nuit venait.

Très loin, à de longs intervalles, encore quelques détonations.

Un capitaine, gros homme à l'air indolent, aperçut le prisonnier et son fardeau.

Il fit arrêter le cortège et s'approcha de Darnetal.

—Qu'est-ce que vous faites avec cet enfant-là?

—Pour sûr, je ne cire pas mes godillots....

—Où avez-vous trouvé ça?

—Ça? Dans la forêt, auprès de la mère morte.

—Il fallait l'y laisser.

—C'est votre opinion?

L'officier ne répondit pas et détourna la tête.

Darnetal, froidement, résolu :

—Si la mère vous avait dit : "Je vous le confie; il n'avait que moi au monde!" qu'est-ce que vous auriez fait, à ma place, vous, mon gros père?

Le capitaine tordit sa moustache blonde.

Il pensa, sans doute, que là-bas, en Allemagne, une femme l'attendait avec des anges roses guère plus vieux que celui-là. Il s'attendrit et sourit.

—Après tout, ça vous regarde...... Mais je vous le demande pour la seconde fois, qu'est-ce que vous ferez de ce marmot?

—Je le nourrirai de mon mieux.

—Alors, tenez, voilà pour lui......

Il tira quelques pièces d'or de sa poche et les tendit à Darnetal. Celui ci eut une seconde d'hésitation. L'autre comprit :

—Ce n'est pas pour vous. C'est pour lui.... pour acheter du lait. Et à moins que vous ne soyez riche, j'ajoute que vous n'avez pas le droit de refuser....

—Il a raison, le gros se dit Darnetal.

Et sans plus de façons il empocha l'argent.

Bien qu'il fût tard, l'étape fut longue. On obligea Darnetal à marcher une partie de la nuit et ils ne s'arrêtèrent qu'à Creil.

Le brave garçon avait chaudement enveloppé l'enfant avec sa demi-couverture et balancé là-haut par la marche, le bébé tout d'abord n'avait rien dit, puis avait fini par s'endormir.

En chemin, Darnetal s'était procuré un flacon de lait dans une *ferme,* avait acheté une petite cuillère.

Et lorsque le petit se mit à crier, ayant faim, il réussit, non sans peine, à lui faire avaler quelques cuillerées de lait.

Les Allemands qui l'escortaient le laissaient faire, amusés et souriants et même voulaient l'aider.

Mais Darnetal s'y opposait.

—Non, non, il n'a qu'un père, cet enfant-là, et c'est moi.

Ils auraient eu certainement beaucoup moins d'égards pour lui s'il n'avait été aussi curieusement accompagné. L'enfant devait servir de sauvegarde à Darnetal et lui attirer bien des petites douceurs dont il eût été sevré sans lui.

Dans une pharmacie de Creil, il acheta un biberon. Dans une mercerie, il acheta tout le linge qui lui était nécessaire.

—Comme je vais voyager en chemin de fer, se disait-il, je puis bien me charger de quelques kilos de plus.

En déshabillant une première fois le petit, il n'avait remarqué aucune initiale sur les langes.

—Et quand même il y en aurait, ça ne servirait à rien, puisque la mère m'a, dit qu'elle était seule au monde.

A Creil, Darnetal retrouva une colonne de cinq cents prisonniers ramassés un peu partout autour de Paris et que l'on expédiait en Allemagne. Ces pauvres gens devaient faire à pied le chemin jusqu'à la frontière. Ce n'est que vers le Rhin qu'ils trouveraient les trains destinés à les transporter dans les campements qui les attendaient à Coblentz, Cologne, Mayence et jusque dans l'intérieur même du pays.

Toutefois, comme, parmi les prisonniers, un certain nombre étaient malades, exténués, pris de fièvres ou de dysenterie, on organisa un convoi dans des wagons à bestiaux et à marchandises.

Darnetal n'était pas malade.

Il avait supporté vaillamment, depuis le début, les horreurs de cette campagne.

Mais il n'avait pas besoin d'implorer pour qu'on eût pitié de lui, ou du moins pour qu'on prît à son égard certaines précautions insolites.

La vue de cet enfant excitait un intérêt universel.

A plusieurs reprises, il faut bien le dire, des officiers avaient voulu s'interposer et le lui reprendre, non point par barbarie,—qui ne se sent pitoyable et doux devant les tout petits?—mais au contraire parce qu'ils redoutaient pour cet innocent les misères de la captivité, le froid, les privations.

Darnetal s'y était énergiquement refusé!

—C'est sacré, c'est un dépôt.... Le laisser, cet enfant, ne plus m'occuper de lui, se serait comme si je désertais devant l'ennemi.... Qu'est-ce que ça vous fait que cet enfant-là m'accompagne?.... Ce n'est pas une bouche de plus à nourrir, pour vous.... Je m'en charge.... Si vous voulez me le prendre, vous m'obligerez à le défendre, à me révolter, au lieu qu'en ce moment je suis doux comme un mouton.—Et si je me révolte, vous me passerez par les armes, sans tambour, ni trompette. La belle avance! Et quand je ne serai plus là, qu'est-ce qu'il deviendra, le môme?

On le laissait faire.

Et la plupart du temps, cela finissait comme auprès du bois de Compiègne, par des pièces d'or tombant dans la main de Darnetal.

L'enfant par sa faiblesse, désarmait les plus mauvaises volontés.

Le jeune soldat reçut donc, sans l'avoir demandée, la permission de monter dans le convoi des malades.

Et comme le hasard l'avait désigné pour un wagon à marchandises découvert,—où le petit aurait bien froid, car le temps, s'était mis à la pluie,—on le fit descendre et on lui trouva un coin dans un wagon à bestiaux, où déjà quarante-cinq soldats malades étaient empilés, pressés les uns contre les autres. Ceux-ci couchés ou assis, ceux-là contraints de rester debout durant le trajet, quelque long qu'il fût.

Combien de fois Darnetal dut raconter l'histoire de cet enfant, nos lecteurs le devineront facilement.

Et ces braves gens, tout en plaisantant le jeune soldat sur sa paternité de rencontre, et si malades qu'ils fussent, se passaient le petit de mains en mains lorsqu'il ne dormait pas, l'embrassaient, lui disaient des mots drôles, pendant que du fond du wagon, Darnetal, inquiet, criait à tue-tête, au milieu d'une tempête de rires :

—Ne le bousculez pas trop, vous allez le faire pleurer!!

Quand le pauvre être abandonné revenait à lui, il le dorlotait entre ses bras, pour l'endormir, et quand l'enfant était endormi, il n'était pas de précautions qu'il ne prît pour empêcher qu'il ne se réveillât.

La seconde nuit, Robert se mit à tousser.

Alors l'inquiétude de Darnetal fut au comble.

—Que faire? Je ne sais pas, moi. Le savez vous, vous autres? demandait-il aux camarades.

Quelques-uns plaisantèrent, recommandant des tisanes impossibles, des sirops invraisemblables, mais les autres prirent la chose au sérieux.

On se serra un peu plus.

Il ne fallait pas une bien grande place dans sans son coin pour tenir le petit. On lui fit un lit avec des couvertures et on l'y installa bien chaudement, comme dans une boîte.

Le lendemain, il toussait moins.

Quand le convoi s'arrêta à Munich, lieu de destination, il était tout à fait guéri.

VII

Là-bas, dans la forêt de Compiègne, sous la coupole d'or des hêtres, dans le grand silence revenu, la pauvre Marthe gisait, les bras en croix.

Avait elle fini de souffrir?

Elle ne faisait pas un mouvement; elle ne donnait pas signe de vie; son visage était d'une blancheur de cire; blanches aussi étaient ses lèvres; et les paupières étaient baissées sur ses yeux.

La nuit descendit sur les arbres, jetant un voile sur ce corps inerte.

Dans la campagne voisine, le château des Gourlis avait cessé de brûler; un peu de fumée, seulement, s'échappait encore du brasier, comme pour indiquer qu'il y avait eu là une jolie, élégante et confortable demeure, asile de luxe et de plaisir.

Là aussi, comme dans la forêt, silence profond.

L'ennemi s'était retiré; les Français avaient disparu; il n'y avait plus d'autre trace de lutte que ce mince filet de fumée qui s'en allait droit vers le ciel.

La campagne resta ainsi longtemps déserte.

Puis, au bout de la route, apparut, alors que le soleil déclinait déjà, comme un point noir mouvant qui s'avançait avec rapidité et grossissait en s'avançant; une voiture.

Une voiture. Et bientôt, il fut possible de voir que dans cette voiture se trouvait un homme âgé de cinquante ans environ, portant toute sa barbe, à l'air intelligent, doux et bon.

C'était le docteur Noirtier, un des médecins de Compiègne, qui revenait d'une longue tournée dans les environs.

Comme la route montait un peu, en arrivant à la forêt, il mit son cheval au pas.

Et alors, de la voiture, s'élança un épagneul endormi dans les jambes de son maître, et qui se mit à courir follement sur la route et dans les champs pour se dégourdir les pattes.

Lorsque la voiture fut en haut de la montée, le docteur Noirtier siffla son chien.

—Ici, Black! Ici!

Mais la bête, revenue docilement, baissa le dos quand elle comprit qu'il fallait remonter en voiture.

—Ah! ah! tu ne veux pas? Allons sauté!

Mais Black ne sautait pas.

Il aboya trois ou quatre fois, joyeusement, pour se faire pardonner sa désobéissance,—Il savait sans doute aussi que la main du bon docteur était plus prompte aux caresses qu'aux corrections —et il reprit sa course folle.

—Eh bien! quand tu seras fatigué, tu reviendras.... Et si tu rencontres ou fais lever quelque gibier dans la forêt, ce ne seront pas les gardes forestiers qui t'arrêteront, ma pauvre bête.... Tu n'as pas de procès-verbal à craindre.......

Il remit son cheval au trot.

Bientôt, quittant la route, il prit la large avenue qui semblait faire, de la forêt, deux parties égales.

Dans la campagne, on voyait clair encore, à cause des dernières et rouges réverbérations du soleil couchant.

Dans la forêt, c'était déjà l'obscurité.

Au bout d'un kilomètre, le docteur n'apercevant plus son chien arrêta sa voiture.

Il attendit quelques minutes.

Il appela, alternant avec des coups de sifflet aigus :

—Black! Black!

Un hurlement lui répondit, mais le chien ne revint pas. Le docteur appela encore. Le même hurlement fut la réponse de Black.

—Il se sera pris dans un collet, murmura M. Noirtier.

Et doucement, sans aucune impatience, comme un homme de longue date habitué à tous les petits désagréments de la vie, il descendit de voiture, attacha son cheval à un sapin et se mit à la recherche de Black, mais sans cesser de l'appeler, afin de juger de la direction qu'il devait prendre.

C'étaient de hautes broussailles de fougères, déjà couchées par l'automne, mais tellement entrelacées par leur inclinaison même que le médecin s'y frayait difficilement un passage.

—Il hurle du côté du ravin aux Putois!

Les hurlements de Black se rapprochaient.

—Eh! mon beau chien, où est tu, dit le médecin, on n'y voit goutte, sous ces arbres, et si tu ne m'y aides en t'agitant un peu, ce n'est pas ton poil noir qui te fera découvrir plus vite....

Soit qu'il eût compris, soit plutôt que le bon chien fût joyeux d'apercevoir son maître, il venait de bondir tout à coup autour de lui.

—Eh bien! eh bien! tu n'étais pas arrêté pour collet? Alors, maître Black, si vous m'avez dérangé pour rien, vous allez être corrigé d'importance.

Black ne parut point se soucier d'une pareille menace. Il savait ce qu'en valait l'aune et, depuis dix ans que le docteur était son esclave, Black n'avait pas encore vu la couleur d'un fouet.

M. Noirtier, surpris, malgré tout, de l'allure de l'animal, se mit à suivre ses évolutions et soudain, sur des fougères, son pied heurte quelque chose de mou.

Il se penche.

Black, du reste, se tient maintenant tranquille.

Les mains du docteur tâtent l'obstacle rencontré par son pied.

C'est un cadavre, et le cadavre d'une femme.

Il allume une allumette-bougie et réussit à la considérer pendant quelques secondes.

—Morte! dit-il.

Cependant le corps n'est pas rigide, le corps n'est pas froid. Cette pauvre femme vient donc de mourir depuis peu de temps.

Du sang sur elle!

Est-ce un accident? Est-ce un assassinat? Il y a eu une escarmouche dans le bois de Compiègne. Le docteur en a été averti pendant la journée. Cette pauvre femme, innocente, en a-t-elle été victime?

—Mais il me semble qu'elle n'est pas morte, murmura-t-il.

Sous sa main délicate, il croit sentir, en effet, des pulsations lentes, presque insensibles.

Il n'en est pas sûr, tellement cette sensation est faible, mais dans l'incertitude ne doit-il pas employer toutes les précautions possibles pour sauver cette femme?

Il la prend dans ses bras.

Il est robuste. Ce fardeau ne pèse guère sur ses bras vigoureux.

Il marche doucement dans les fougères, qui enveloppent parfois ses jambes comme des serpents qui se tordent.

En chemin, il se repose un instant, cherche de nouveau le cœur, et il a une exclamation de joie.

—Cette fois, j'ai senti, je sais certain de ne pas me tromper.

Et il la transporte jusqu'à sa voiture, l'y installe auprès de lui, le plus commodément qu'il peut et oblige son cheval à prendre le pas, afin d'éviter les secousses et les cahots.

Il habitait un appartement d'une maison de la place du Château, à l'entrée de Compiègne, de ce côté de la forêt.

Mais, à l'allure qu'il avait donnée à son cheval, il mit longtemps pour traverser le bois, et ce ne fut que vers huit heures du soir que sa voiture s'arrêta devant la maison.

Il se fit aider par un boulanger voisin et transporta Marthe chez lui, en attendant qu'il put lui trouver un lit dans l'hôpital encombré.

Le docteur Noirtier était marié et n'avait pas d'enfants.

Il vivait, avec sa femme, un peu comme deux bons célibataires qui eussent associé leurs goûts, leurs habitudes, leurs petites manies.

Rien ne venait jamais rompre, dans ce ménage où tout était admirablement réglé d'une année à l'autre, le calme et l'harmonie de la vie.

Aussi est-il facile de deviner quel fut l'émoi de la bonne dame lorsqu'elle vit son mari et le boulanger faire irruption chez elle avec cette femme ensanglantée dans leurs bras.

Mme Noirtier resta d'abord les bras ballants, la bouche ouverte et dans l'impossibilité absolue de prononcer un mot.

Mais si elle ne pouvait parler, ses yeux exprimaient non seulement la surprise, mais aussi la colère poussée jusqu'à l'exaspération.

Mme Noirtier cachait, en effet, sous les façons de la créature la plus irascible du monde, le cœur le meilleur, la bonté la plus délicate, la générosité la plus empressée.

Le docteur ne savait et ne se préoccupait que fort peu de ses éclats, trop habitué à voir cet incendie s'éteindre de lui-même.

Lorsque la surprise et la colère lui permirent enfin de s'exprimer, elle dit, les yeux hors de la tête :

—Eh bien! qu'est ce que c'est encore?

Très calme, le médecin répliqua :

—Pourquoi dis tu *encore,* ma chérie? Je n'ai pas l'habitude, que je sache, de rapporter tous les jours des cadavres à la maison. C'est même la première fois que ça m'arrive....

—Dam! notre appartement n'est pas un hôpital....

—Il pourrait le devenir......

—Tu dis?

—Ne suis je pas médecin, et qu'y aurait-il à cela d'étonnant?

—Tu vas m'expliquer, n'est-ce pas, ce que c'est que cette femme?

—Oh! pour cela, n'y compte pas!

—Que je n'y compte pas!

Et se croisant les bras, toute rouge, balbutiant, tellement la colère brouillait les mots qui lui sortaient des lèvres :

—Alors, des mystères, hein? Tu ramènes une femme chez moi, blessée, sanglante, morte, une femme que je ne connais pas.... et tu refuses de me renseigner sur elle.... Et monsieur fait le goguenard! monsieur va me demander sans doute de seigner ça, moi? Ah! mais non, non, non!

Très simple, et comme s'il n'avait pas entendu, le docteur, après avoir remercié le boulanger, s'adressa à sa femme :

—Allons, ma bonne, donne-moi un coup de main pour déshabiller cette pauvrette....

—Jamais de la vie....

—Dépêchons-nous.

—Je veux d'abord apprendre qui elle est....

—Tout à l'heure peut-être tu l'apprendras......

—Pourquoi pas tout de suite?

—Parce que moi-même je n'en sais pas le premier mot! C'est la faute de Black! Il s'est mis à hurler dans le bois, sans vouloir obéir à mes rappels. J'y suis allé. Cette femme se mourait. Je l'ai transportée dans ma voiture. Et c'est tout....

Mme Noirtier, quoique toujours très montée, cherchait une porte de retraite vers une attitude plus calme.

—Et pendant ce temps-là, moi, j'étais inquiète....

—Oh! la femme d'un médecin! tu es habituée à mes retards....

—Et le dîner est froid.

—J'adore manger froid.... décidément, tu ne veux pas m'aider?

—Non.

Et la bonne femme alla s'asseoir délibérément dans un coin.

Le docteur ne parut pas s'inquiéter outre mesure.

Lorsque les colères de sa femme duraient trop longtemps, il trouvait toujours le moyen de les apaiser, d'un coup.

Il prit un air triste; il

—C'est bien, ma chérie, et puisque cela te contrarie tant que cela, n'en parlons plus....

Il fit mine de sortir.

—Où vas-tu, à présent?

—Prier le boulanger de monter.

—Pourquoi faire?

—Pour m'aider à redescendre cette pauvre jeune femme dans ma voiture....

—Et ensuite?

—Eh bien, ensuite, je la reconduirai où je l'ai trouvée, voilà!

La colère de Mme Noirtier ne fut pas moins terrible, mais elle venait subitement de changer de motif.

Elle leva les bras en l'air, comme pour prendre le ciel à témoin de la barbarie de son mari.

—Ainsi, tu aurais le cœur de reconduire cette pauvrette dans la forêt et de l'y abandonner?

—Certainement. Après tout, vois-tu, je ne sais pas qui elle est. Tu avais raison tout à l'heure. D'où vient-elle? Sommes-nous en présence d'un crime? Tout cela ne peut il pas, quelque jour, nous créer bien des ennuis, bien des dérangements?

—Tu n'es qu'un égoïste et tu me fais rougir de toi!....

—Rougis tant que tu voudras. Pour moi, je m'aperçois que j'ai commis une bêtise et je vais la réparer....

—Tu ne feras pas cela!

—Je le ferai!

—Ce serait commettre un meurtre si cette femme est encore vivante!

—Est-ce que ce n'est pas déjà en commettre un, ma chérie, que de discuter devant elle, au lieu de lui porter secours?

Mme Noirtier baissa la tête, confuse et furieuse.

Elle ne trouvait, cette fois, rien à répondre.

Alors, sans rien dire, elle s'approcha de Marthe, et, avec des soins infinis, elle se mit à la déshabiller.

Près d'elle, et tout en l'aidant, le docteur examinait la blessée.

Marthe ne donnait pas signe de vie.

Pourtant, c'était une certitude :

Elle n'était pas morte!

Lorsque le médecin put examiner le corps de la jeune femme, il découvrit deux trous ensanglantés :

—Deux terribles blessures, dit-il, et je ne comprends pas qu'elle ne soit point morte.

Et il lavait les plaies, le dos, les épaules où du sang s'était coagulé.

—Comme elle est belle, cette pauvre petite, disait Mme Noirtier.

—Oui, et elle est évidemment d'une famille distinguée.... Regarde ses mains fines et blanches, les doigts ne portent aucune marque d'un travail quelconque; les pieds, seuls, ont souffert, comme après plusieurs journées de marche prolongée; et cela encore est une preuve que cette enfant ne devait pas être accoutumée aux fatigues physiques.... Les vêtements sont élégants.... As tu vu les initiales de la chemise?

—Oui, j'ai regardé tout de suite.

—Eh bien?

—Un M y est brodé, seulement.

—Sur les mouchoirs, sur les autres vêtements?

—Un M seul, toujours.

—Son prénom, sans doute. Elle est jeune fille.

—Oui; si elle était mariée, il y aurait doubles initiales....

Pendant qu'ils s'entretenaient, le docteur ne perdait pas une minute, admirablement secondé par sa femme, qui, maintenant, sa colère passée, prévenait ses désirs, devançait ses demandes avec un dévouement absolu, et une extraordinaire intelligence des soins à donner en pareil cas.

Elle s'informa, avec une certaine émotion :

—Est-ce que tu la sauveras?

Le médecin haussa les épaules.

—Allons donc! J'aurai fait mon devoir, voilà tout.... Tant qu'il reste une seconde de vie, il ne faut point perdre l'espérance.... mais si tu veux connaître ma pensée....

—Tu la juges perdue?

—Si bien perdue que c'est à croire qu'elle a l'âme chevillée au corps pour avoir pu résister jusqu'à cette minute!

—Pauvrette! Pauvrette!

Et, en effet, elle résistait, elle ne mourait pas, elle s'accrochait en désespérée à ce reste d'existence et qui sait si même ce n'était pas la maternité qui survivait en elle, si malgré tout elle ne voulait pas vivre parce qu'elle sentait son enfant perdu au loin, abandonné, en pays ennemi, en pays vainqueur, à tous les hasards, à tous les caprices? Qui sait s'il n'y a pas pour les mères de ces sortes d'étranges intuitions? Et lorsque tout semble fini pour elles, qui sait si quelque mystérieuse puissance ne les repousse pas vers la source même de la vie?

Le lendemain matin, Marthe n'était pas morte.

—Eh bien, dit le médecin, puisqu'elle respire encore, il n'est pas dit qu'elle n'en réchappera point. Tu sais aussi bien que moi ce qu'il faut faire; mes soins sont peu de chose. Ils ne sont même rien du tout. En attendant, je vais tâcher de savoir quelle peut être cette jeune fille, puisque rien dans ses vêtements ne nous a donné à ce sujet d'indication.

Il sortit, se rendit à la mairie, fit sa déclaration.

Aucune disparition n'avait été signalée depuis longtemps, de telle sorte que le médecin fut à peu près certain dès le premier moment que la blessée n'était pas de Compiègne. On sut bientôt que M. Noirtier soignait chez lui une jeune fille grièvement blessée, recueillie dans la forêt.

Beaucoup de personnes vinrent la voir.

Ce fut un interminable défilé de curieux bien intentionnés qui tous faisaient les plus louables efforts pour mettre un nom sur cette jeune et jolie figure, mais vainement!

Pourtant au bout de quatre ou cinq jours, le docteur recueillit un renseignement précieux.

A l'hôtel de Flandre, on avait recommandé à Marthe de ne pas s'engager dans la campagne environnante sans un laisser-passer.

L'homme qui avait ainsi conseillé Marthe reconnut la jeune fille pour être celle avec laquelle il avait causé.

—Elle aurait mieux fait de m'écouter, dit-il.

Et se tournant vers Mme Noirtier :

—Vous ne savez pas comment elle s'appelle?

—Non.

—Elle s'est adressée à la commandature pour obtenir un laisser-passer. Sur ce laisser-passer vous trouverez son nom.

—Elle l'avait perdu sans doute, car nous n'avons rien découvert.

—Ah! c'est une complication.

Depuis quelques minutes et tout en parlant à Mme Noirtier, l'homme regardait autour de lui, un peu surpris.

—Que cherchez-vous? dit Mme Noirtier.

—L'enfant.

—Quel enfant?

—L'enfant de cette jeune femme, donc! un tout petit bébé, bien gentil et bien tranquille, âgé de quelques mois à peine et qu'elle nourrissait.

La bonne Mme Noirtier restait interdite.

Et comme le docteur rentrait sur ces entrefaites :

—Eh bien, en voilà d'une autre! s'écria-t-elle.

—Qu'est-ce donc? fit le médecin, déjà sur ses gardes en s'attendant à un nouvel accès de colère.

—Tu recueilles la mère et tu laisses l'enfant?

Ebahi, le brave homme regardait Mme Noirtier.

Il ne comprenait pas. Emportée, Mme Noirtier disait :

—Oui, cette jeune femme avait un enfant...... Et quand elle est partie pour traverser la forêt, elle emportait son enfant dans ses bras...... un enfant à la mamelle...... Lorsqu'elle a été blessée il est évident qu'elle a lâché l'enfant qui s'est échappé de ses bras, mais avec deux pareilles blessures elle n'a pu aller bien loin. A-t-elle fait deux pas, seulement?

—Non. Elle a dû tomber sur le coup comme frappée de mort.

—A plus forte raison, l'enfant devait être auprès d'elle.. Et tu l'as laissé, là-bas, dans la forêt, la nuit, par l'humidité, exposé au vent, au froid, à tous les animaux——aux chiens, aux renards...... mourant de faim...... Ah! le pauvre petit!......

Et elle éclata en sanglots comme s'il se fût agi d'un des siens, pendant que le docteur, vraiment effrayé de ce qu'on venait de lui apprendre, ne trouvait rien à répondre.

—Un enfant! un enfant! disait-il. Sûrement, il est mort maintenant.... j'arriverai trop tard....

Et tout à coup frappé d'une idée :

—S'il y avait eu là un enfant, auprès de cette femme étendue, il est fort possible que je ne m'en fusse pas aperçu, mais Black aurait continué de japper et de hurler.... Donc, il n'y avait rien......

—Il faut t'en assurer.

—Oui, c'est mon devoir.... et je ne perds pas une minute.

Il fit atteler et une heure après il visitait soigneusement le bord du ravin du Putois où il avait trouvé le corps de Marthe.

Ce fut, nos lecteurs savent pourquoi, bien inutilement.

Il ne découvrit aucun indice.

Il revint fort perplexe. Qu'était devenu le pauvre petit être? Avait-il été emporté et dévoré, la nuit par quelque animal errant? C'était fort probable. Et que dirait-il à cette mère, si elle reprenait vie, lorsqu'elle demanderait son fils?

Et il murmura, non sans un peu d'égoïsme :

—Et dire que, sans Black, rien de tout cela ne serait arrivé.

Mme Noirtier le vit si ému, si troublé, qu'elle se garda de lui faire aucune réflexion.

Mais à tous deux, dans la bonté de leur cœur, la même pensée leur était venue :

—Cette mère ne leur reprocherait-elle pas la mort de son fils?

Pendant les jours qui suivirent, le docteur et sa femme s'entretenaient souvent de ce malheur au chevet de Marthe.

—J'ai une idée, fit un soir Mme Noirtier.

—Laquelle?

—Tu m'as bien dit, n'est-ce pas, que ces deux blessures de la jeune femme ont été faites par des armes de guerre....

—Oui, cela ne fait pas de doute. Les deux balles qui l'ont frappée sont des balles allemandes.

—Mais crois tu à quelque acte de barbarie ou simplement que cette femme s'est trouvée au milieu du combat, sans avoir le temps de se sauver ou de se mettre à l'abri?....

—Cette dernière hypothèse me semble être la seule vraie.

—En ce cas, n'est il pas possible que la femme ait été considérée comme morte et laissé dans le fourré, pendant que les Prussiens emportaient l'enfant, vivant auprès de sa mère?

—Oui, c'est possible, en effet, et j'y avais déjà pensé.

—Comment faire pour le savoir?

—Si les soldats de la landwehr ont recueilli ce pauvre petit, ils en ont dû faire une déclaration à Compiègne, à leur commandature, et rien ne sera plus facile que de le savoir.

—Informe-toi, je t'en prie.

Le docteur sortit sur-le-champ.

A la commandature il ne lui fut rien dit. Aucun incident de ce genre n'avait été signalé. Mais on lui apprit que le détachement qui avait combattu, quelques jours auparavant dans la forêt de Compiègne, n'appartenait pas à la garnison de cette dernière ville et qu'il avait dû regagner dès le soir même, ses cantonnements, à Creil.

Le médecin se rendit à Creil le lendemain, mais le régiment de la landwehr, qui avait opéré sur Compiègne, était parti depuis deux jours et le médecin eut beau s'informer, interroger, aucune des autorités allemandes ne voulut lui dire quelle destination il avait reçue.

Il revint très découragé.

—Après tout, dit-il à Mme Noirtier lorsqu'il lui rendit compte de ses démarches, rien ne prouve qu'au moment où elle a été blessée cette jeune femme avait encore son enfant dans ses bras. Qui sait si elle ne venait pas de le confier à quelque nourrice des environs, à une parente, à une amie?

—Attendons! Si elle guérit, elle nous tirera peut être d'inquiétude.

Le corps guérissait; il fut bientôt évident pour le médecin qu'il sauverait cette pauvre vie qu'il avait recueillie et chancelante.

Mais l'âme!

Parfois, en la contemplant pendant de longues minutes, le docteur se sentait effrayé.

Lorsque Marthe, toujours silencieuse et du reste très obéissante et très douce, fixait son regard sur le médecin, celui-ci ne voyait dans les yeux de la jeune fille ni intelligence, ni effort pour comprendre, ni ce rayonnement qui indique, malgré souvent la débilité physique, que l'âme est restée vivace au fond du corps paralysé par la souffrance.

—J'ai peur! disait le médecin.

—Que crains-tu? Qu'est-ce qui t'effraye? demandait Mme Noirtier toujours à ses côtés.

—J'ai peur qu'elle ne soit folle!

—Grand Dieu!

—Oui, ce serait un terrible malheur! Et quelle charge dans notre vie! Nous ne pourrions la garder.... Il faudrait nous séparer d'elle et la confier à quelque asile de démente.

Mme Noirtier ne répondit rien.

Peu à peu elle s'attachait à cette jolie malade. Tout, chez Marthe, l'attirait. Sa beauté, sa douceur, sa maternité, le mystère qui l'entourait et qu'obscurcirait encore sa folie, tout cela n'était il pas autant d'attraction pour elle?

Déjà cette enfant était devenue presque nécessaire à sa vie.

La conduire dans un hospice?

—Oui, c'était la raison qui parlait ainsi. Il était évident qu'on ne pouvait la garder dans le pauvre ménage modeste.

La perdre, alors?

Mme Noirtier soupirait. Une pensée encore bien confuse germait dans son cœur qui de tout temps avait rêvé la maternité : celle de se priver un peu, de se serrer, afin de faire dans la famille un petit coin à cette malheureuse.

Mais c'était, cela, un si complet bouleversement de leur paisible existence qu'elle sentit que jamais elle n'aurait le courage de s'en ouvrir à son mari.

Le mois qui suivit n'apporta point de changements dans la situation de Marthe. Aucun renseignement ne fut recueilli par le docteur Noirtier sur ce qu'elle pouvait être.

Sa certitude, là-dessus, devint bientôt complète.

Evidemment, c'est une étrangère au pays. Elle traversait la forêt, après avoir confié son enfant à une amie et elle s'était trouvée par hasard dans l'engagement où elle avait failli mourir.

Et pendant ce mois également, le docteur avait acquis une autre certitude, bien douloureuse celle-là.

Marthe marchait rapidement à la guérison.

Mais elle resterait folle.

C'avait été trop de catastrophes pour la jeune fille, arrivant coup sur coup.

Le mépris de son père, le morne désespoir de celui ci à la vue de l'enfant de la honte, ses appels à la mort pendant la terrible journée de Bazeilles, et encore cette tentative de suicide dans son lit; puis la fuite avec Robert, le vol dont elle avait été victime, l'incendie du château où elle croyait retrouver Mme Moronas, suprême espérance, enfin cette dernière lutte où elle s'était vue jetée par le hasard, comme poursuivie partout, en ce calvaire de sa maternité, par la haine des peuples armés l'un contre l'autre, tout cela au moment où elle s'était sentie blessée, croyant mourir, avait brisé son cerveau, détraqué sa raison.

En tombant, elle était folle.

Et ce fut un effort surhumain que la parole qu'elle put dire à Darnetal, auprès d'elle, l'effort qui trahissait ses dernières angoisses maternelles.

—Qui que vous soyez, ne laissez pas périr mon enfant!

C'était une folie très douce et très docile, nous l'avons dit.

Elle souriait sans cesse et cela était navrant.

Aux questions du médecin, aux questions de Mme Noirtier, elle opposait des réponses incohérentes, mais dites d'une voix si douce, et avec un si tendre sourire!.... Les soins qu'on lui donnait, elle les recevait distraitement, sans comprendre la bonté de ces deux cœurs charitables, mais sa distraction s'accompagnait de son éternel sourire!....

Elle avait tant pleuré quand elle avait sa raison, depuis ce mois de juillet où commence notre récit, elle avait tant pleuré qu'on eût dit que la nature voulait se venger, maintenant que Marthe était folle, en la faisant sourire! Une joie constante, sur cette jolie figure si distinguée. Une joie qui faisait mal.

Maintenant, elle se levait.

Très faible encore, elle reprenait pourtant de la vie tous les jours.

Pendant que le docteur sortait pour visiter ses malades, Mme Noirtier restait seule avec elle.

La bonne dame travaillait dans sa chambre en suivant d'un regard attristé et affectueux la jeune fille qui allait et venait autour d'elle, qui s'asseyait à ses pieds, qui parfois, toujours souriante, lui arrachait des mains son ouvrage ou qui souvent même, essayait, elle aussi, de travailler.

Oui, elle l'avait tenté.

Ses doigts habiles avaient un moment retrouvé,—oh! un moment bien fugitif,— les points enseignés dans la Maison blanche par la grand'mère Lavidry, dont le bon visage encadré de cheveux blancs ressemblait un peu au visage de Mme Noirtier; mais ce furent les doigts, seulement, dans la pratique des petits mouvements agiles, qui se souvinrent de leur expérience et de leur adresse d'autrefois.

Presque aussitôt, comme fatigués, ils renoncèrent.

Elle recommença maintes fois et toujours sans succès, pendant que Mme Noirtier qui la guettait, émue de ces efforts, l'encourageait à continuer, à essayer encore.

Enfin, elle fut guérie complètement; les balles avaient pu être extraites par le docteur, aidé d'un de ses confrères; maintenant les deux blessures étaient cicatrisées.

Il ne restait à la jeune fille aucune faiblesse.

Depuis quelque temps, il y avait une gêne dans ce ménage de braves gens, toujours uni, une gêne entre le docteur et sa femme.

Entre eux, une pensée, à laquelle ils avaient fait allusion un certain jour, mais sur laquelle jamais plus depuis, ils n'avaient osé revenir dans leurs conversations.

Cette pensée les rendait silencieux et les attristait.

Et comme ni l'un ni l'autre ne voulaient en parler le premier, ils en concevaient l'un contre l'autre une sourde irritation qui se manifestait, parfois, après de longues journées de silence, par de brusques accès de colère, immotivée, de la part de Mme Noirtier, et même par des impatiences chez le bon docteur, si calme d'habitude, pourtant.

Ils ne voulaient prendre, pas plus le médecin que sa femme, la responsabilité d'une grave détermination.

Et la pensée qui les travaillait et les rendait moroses, c'était que maintenant que Marthe était guérie, ils ne pouvaient plus longtemps chez eux conserver une démente, se faire pour le reste de leur vie son esclave, car c'était un esclavage que les soins à lui donner, que la surveillance constante dont il fallait l'entourer; certes la jeune fille n'était guère exigeante, toutefois ces pauvres malades ont toutes des caprices, et lorsqu'on n'y obéit pas, ce sont des scènes, des cris, toute une révolution dans la famille....

Si l'abandonnée avait été à eux, la chair de leur chair, ils n'auraient confié à personne le devoir de veiller sur elle; mais c'est une étrangère, ramassée dans le bois.

D'où venait-elle? Qui était-elle?

Une honnête femme, ou bien une mauvaise fille?

Une criminelle, peut-être?

Toutes les suppositions étaient permises, puisque le mystère le plus obscur entourait toujours celle qu'ils avaient recueillie.

Voilà ce qu'ils pensaient, les deux vieux, et ce qu'ils n'osaient se dire.

Voilà le secret qui les éloignait l'un de l'autre, qui empêchait leurs confidences, qui les rendait tristes et impatients.

Lequel aurait, enfin, le courage de parler?

Ce fut le docteur, un soir, après dîner; ils étaient encore à table; Mme Noirtier venait de se verser un petit verre d'une liqueur qu'elle faisait elle-même pour son ménage, et le médecin, en buvant une tasse de café, fumait sa pipe lentement, par courtes bouffées.

Marthe, auprès d'eux, restait à table, calme, souriante, si jolie, si jolie, avec ses beaux grands yeux mouillés, que M. Noirtier ni sa femme n'osaient la regarder longtemps, parce qu'ils sentaient fondre, en eux, la grave résolution que tous deux avaient prise et qu'ils n'osaient se confier.

Le docteur, pour se donner du ton, avala une gorgée de café.

Puis il dit : Hem! hem! en regardant avec attention le fourneau de sa pipe.

Mme Noirtier sentit très bien que le moment redouté de l'explication était venu, et elle baissa la tête.

—Ma bonne, je voudrais te dire....

—Quoi donc? fit-elle, revêche, se mettant tout de suite sous le couvert d'un courroux prêt à éclater.

—Ne te fâche pas.... je t'en prie.

—Je ne me fâche pas, je ne me fâche jamais.

—C'est entendu.

—Qu'est-ce que tu voudrais me dire?

—C'est une question, seulement, que je désire t'adresser.

—Eh bien, il t'en faut, des préambules!

—Au fait, c'est vrai, il n'y a pas besoin de tant de préambules.... Je désire savoir de toi ce que tu comptes faire de cette pauvre folle.....

—Eh! cela ne me regarde pas....

—Comment cela?

—Oui. C'est ton affaire, fais d'elle ce que tu veux....

—Pardon, si tu me laissais parler....

—C'est ton affaire, je le répète. Est-ce que c'est moi qui l'ai ramassée dans la forêt? Est ce que c'est moi qui l'ai amenée chez nous? Qui est-ce qui l'a imposée dans notre ménage? Est-ce moi, est-ce toi? Dans ces conditions, je trouve, moi, que je n'ai pas le droit de donner mon avis. Agis comme tu le veux!....

—C'est bien. Du moment que tu me laisses libre....

—Absolument.

—C'est une grosse gêne pour nous que cette enfant.... nous ne sommes plus occupés que d'elle, tandis qu'auparavant....

—Oui, auparavant, nous étions plus heureux, c'est certain.

—Une fois qu'elle sera partie....

—Que nous nous en serons débarrassés....

—Nous retrouverons notre bon petit train-train d'autrefois....

—Allons, je suis bien heureux que nous ayons le même avis.

Ils restèrent silencieux.

Mais ils n'osaient plus, maintenant, regarder Marthe, comme s'ils avaient commis un crime envers elle.

Mme Noirtier but une gorgée.

Le docteur, lui, n'avait plus de café et il avait laissé éteindre sa pipe.

Mme Noirtier reprit :

—Mais ce n'est pas le tout de vouloir nous en débarrasser, qu'est-ce que nous en ferons?

—Dame! c'est à débattre, c'est à réfléchir.

—Nous ne pouvons pas la jeter sur la voie publique....

—Nous n'avons, ce me semble, qu'un parti à prendre....

—Une maison de fous, n'est-ce pas?

—Oui. As-tu des objections?

—Aucune. Qu'est ce que ça nous fait que cette petite soit bien ou mal soignée?.... Est-ce qu'elle nous est de quelque chose?....

—Comme tu me dis cela :

—Je te dis cela naturellement, comme je le pense....

—Ne te fâche pas, ne te fâche pas.

—Je ne me fâche pas.

—Nous avons, dans l'Oise, l'asile de Clermont. En outre, un de mes confrères a fondé dans les environs d'Etampes, un asile où il reçoit les folles, lorsqu'elles payent pension.

—Impossible..... nous ne pouvons payer pour elle..... C'est à peine si nous pouvons joindre les deux bouts.... Je t'ai toujours dit que tu ne fais pas payer tes visites assez cher....

—Ma clientèle est composée de pauvres gens......

—C'est ta faute, il fallait te faire une clientèle de gens riches.

—Je pourrais. L'asile de mon confrère et ami, le docteur Marius, est très bien tenu....les femmes y sont admirablement soignées......

—Impossible...... Nous ne pouvons payer......

—Et je sais que, sur des recommandations, plusieurs malades sont traitées là gratuitement......

—Pour être les souffre-douleurs et servir au médecin de sujets d'expérience, n'est-ce pas?

—Non, cela, je te le jure.... Je crois donc pouvoir affirmer que cette enfant ne nous coûterait rien à l'asile du docteur Marius.

—Et alors?

—Et alors, je conclus que c'est là qu'il faut que nous la conduisions.

—Soit! Là ou ailleurs, du reste, peu m'importe!

—Je vais écrire à Marius. Aussitôt que j'aurai reçu sa réponse, je te la communiquerai.... Ensuite, nous aviserons....

—C'est cela. Nous aviserons.

Le docteur se leva de table, très rouge, très oppressé. Il passa dans son cabinet, pour y écrire la lettre en question.

Mme Noirtier resta seule avec Marthe. Elle la considéra longuement, d'un singulier regard, qui tout à coup s'emplit de grosses larmes.

Marthe, comme si elle avait compris, était venue se mettre sur ses genoux et la couvrait de baisers.

Alors les larmes de la bonne dame redoublèrent.

Et elle murmurait en la caressant :

—Pauvre petite! si douce! si souriante! si gentille!

Le docteur Marius ne fut pas long à répondre.

Il acceptait la proposition de son confrère Noirtier. Celui-ci n'avait plus, dès lors, qu'à lui amener la malade. Il fit part à sa femme de l'heureuse conclusion de cette affaire.

—On sera quand tu voudras, dit-il.

—Oh! le plus tôt possible! fit Mme Noirtier......

Les préparatifs ne furent pas longs.

Comme Marthe avait été recueillie par le docteur dans un dénuement absolu, Mme Noirtier lui avait déjà constitué tout un petit trousseau.

Deux jours après une voiture s'arrêtait devant la maison de la place du Château.

On y mettait le léger bagage de la folle.

Puis Mme Noirtier et le docteur y prenaient place.

Le voyage fut silencieux.

Pendant toute sa durée, ils n'échangèrent pas une parole.

Il faisait une journée très douce; le soleil s'était, vers dix heures, comme il arrive souvent en automne, dégagé des nuages gris, les avait dissipés, chassés, et, triomphalement, avait pris possession du ciel bleu.

Marthe, ce jour-là, sans doute à cause de ce beau soleil, était d'une gaieté exubérante, riait, battait des mains, embrassait à tout propos Mme Noirtier et le docteur.

Ceux-ci recevaient ces caresses comme s'ils y étaient insensibles.

Ce fut dans le courant de l'après-midi que l'on distingua le clocher de la ville d'Etampes, et, sur la ligne du chemin de fer, la haute tour en ruines du château de la belle duchesse.

—Est-ce que l'asile est à Etampes ou dans les environs?

C'était la première parole prononcée depuis le départ de Compiègne.

Et c'était Mme Noirtier qui l'avait dite.

—Entre Etampes et Saint-Cyr-l'Abbaye, répond le docteur.

Mme Noirtier étouffe un soupir.

On eût dit qu'elle était heureuse d'apprendre que le voyage n'était pas encore terminé et que quelques minutes lui restaient avant de se séparer de la pauvre folle.

Enfin, on arriva.

A un kilomètre environ, non loin de la route, on distingua tout à coup, au bord d'un assez beau parc de chênes, une grande maison carrée de construction récente.

—C'est là! dit le médecin.

Et chose curieuse, ses mains tremblaient tellement qu'elles agitaient, dans tous les sens, les guides qu'elles serraient maladroitement, et le cheval, ne sachant plus quelle direction prendre, allait, comme une bête ivre, de droite et de gauche, tirant des bordées sur la grande route.

Mme Noirtier s'en aperçut.

—Qu'est-ce que tu as?

—Moi? Oh! rien.... Pourquoi cette question?

—Regarde. Tu ne sais même plus conduire.

—C'est le cheval qui est fatigué.

—Ou toi qui ne vois pas clair....

—Tu te moques de moi. Je dois dire pourtant que ce soleil m'a tapé sur la tête.... comme le soleil d'avril....

—Moi aussi.

—Si nous nous arrêtions un peu, avant d'entrer.... Je ne voudrais pas que le docteur Marius s'y trompât et nous prît, toi et moi, pour de futurs pensionnaires.

—Oui, arrêtons-nous et descendons, fit la bonne dame.

Ils s'assirent un moment, à l'ombre.

Marthe courait autour d'eux, riant toujours, criant, turbulente.

Mais les deux vieux ne faisaient plus attention à elle. Ils regardaient d'un regard morne et désolé la grande maison carrée qui se dressait là-bas, devant eux, et où ils allaient enfermer cette pauvrette à laquelle ils avaient consacré deux mois de leur vie, l'enfant dont le malheur et l'abandon avaient si bien trouvé le chemin de leur âme que tous deux ils s'étaient mis à l'aimer comme si elle avait été leur fille.

Assis l'un près de l'autre, ils n'échangent aucune réflexion.

Ils le voudraient, du reste, qu'ils ne le pourraient pas.

Car tous les deux, sans se voir, ils pleurent.

Ils se sont caché leur secret désir, ces deux braves cœurs, parce que chacun des deux a craint de sacrifier l'autre; ils se sont sacrifié leur affection pour Marthe, parce que chacun des deux a craint pour l'autre que cette affection amenât trop de changements dans la vie commune d'autrefois si bien ordonnée, si bien équilibrée.

Mais maintenant, sur ces deux visages ridés, de grosses larmes lentement descendent dans la grande maison triste où va s'ensevelir la douce enfant qui court et rit auprès d'eux....

Et soudain Mme Noirtier ne retient pas un sanglot.

Ils se regardent. Et tous deux, ensemble, étonnés, émus :

—Tu pleures! tu pleures!

—Alors, tu l'aimes donc?

—Et toi, tu l'aimes donc aussi?

—Et cela te fait donc de la peine de la quitter?

—Beaucoup de peine. Et à toi aussi, alors?

Et ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Ils s'embrassent. Ils rient. Et Marthe qui s'approche rit comme eux et les embrasse.

—Eh bien! que faire?

—C'est simple. Nous remmenons la pauvrette. Nous l'aimerons auprès de nous. Nous nous gênerons un peu pour lui faire place......

—Oui, oui......c'est cela, elle sera notre fille......notre fille bien-aimée.

Alors ils remontent en voiture. Ils se hâtent. Noirtier fouette le cheval qui part au galop. Ils veulent fuir, fuir la triste maison. Et ils ont, eux aussi, les deux vieux, un rire nerveux, rire de bonheur, lorsqu'ils se regardent, sans un mot, se comprenant bien.

Et lorsque la voiture, pendant la nuit, rentre à Compiègne, lorsqu'ils déposent dans son lit blanc Marthe endormie, lorsqu'ils l'embrassent au front, attendris, encore les yeux mouillés, le docteur, se tournant vers sa femme :

—Vois-tu, ma bonne, quelque chose me dit que je la guérirai!......

—Que Dieu t'entende! fit la bonne vieille, pourtant....

Et elle eut un regard triste :

—Qui sait si, quand tu l'auras guérie, elle ne sera pas perdue pour nous?

VIII

La ville de Munich était encombrée de prisonniers français. On avait donné cette destination au détachement dont faisait partie Darnetal, mais au bout de deux jours de résidence dans la capitale de la Bavière, on reçut l'ordre de se préparer à partir.

Il fallait obéir.

Darnetal rattacha l'enfant sur son sac.

—Ils t'en font visiter du pays, hein, le môme? Tâche de retenir le chemin qui conduit chez eux!

Ils longèrent les contrées des bords du Rhin, traversèrent Manheim, Mayence, Cologne, Dusseldorf et enfin s'arrêtèrent à Wesel sur le Rhin, non loin de la frontière de Hollande.

Il était temps que l'on arrivât, pour Darnetal aussi bien que pour les autres.

Ses vêtements qu'il portait depuis le début de la campagne étaient des guenilles; ses souliers en lambeaux laissaient passer ses pieds et étaient même si incommodants que, malgré le froid qui devenait très vif, il avait fini par les jeter et par se confectionner des chaussures avec des bandes arrachées à sa capote.

—Sûrement, ce n'est pas d'ordonnance! disait-il.

Tous les habitants de Wesel étaient rassemblés sur les remparts pour voir arriver les prisonniers français. L'accueil fut silencieux, du reste. Il n'y eut ni acclamation, ni vivat. Mais, lorsque, vers la queue de la colonne, on vit s'avancer ce jeune soldat, maigre, hâve, décharné pour ainsi dire, boitant sur ses pauvres pieds meurtris et portant quand même allègrement, sur son sac, soigneusement emmitouflé et dormant comme dans son berceau, ce bébé de quelques mois, il y eut, dans cette foule, un long cri de surprise et de pitié.

En même temps, des exclamations, s'adressant au soldat, d'abord :

—Pauvre diable!

Et ensuite, lorsqu'on apercevait le bébé :

—Oh! le malheureux petit enfant.

Et toutes les mains se tendaient vers lui, les mains des femmes et les mains des jeunes filles.

Mais les hommes eux-mêmes étaient émus.

Le détachement français traversa la grande rue de Wesel, également encombrée de population et alla s'arrêter dans une prairie sur le bord du Rhin, entre les remparts de la ville et le fort qui la défendait. En avant et en arrière, braqués sur les remparts et sur le fort, des canons tournaient leurs gueules vers cette prairie, pour prévenir sans doute une révolte parmi les prisonniers.

Les malades furent envoyés provisoirement dans les locaux des casemates, en attendant leur entrée à l'hôpital.

Les autres s'installèrent dans la prairie et tout de suite, sous la direction